

étaient les gardiennes véritables des « bonnes mœurs bourgeoises », on aperçoit de suite quels doivent être les graves effets de leur prolétarianisme.

2° Le développement de la corruption et de l'agiotage à tous les degrés de l'échelle sociale.

3° Le développement de la mendicité, de la prostitution et de la criminalité.

4° La baisse de l'intensité et de la qualité du travail qui résulte, à la longue, de la diminution des forces physiques et nerveuses, ainsi que de la démoralisation des producteurs ; le relâchement de la discipline du travail.

Un colloraire est commun à ces quatre faits : la détérioration de la santé publique. La moitié environ des enfants d'écoles dans la plupart des centres ouvriers sont sous-alimentés et tuberculeux. Les maladies de la misère font des progrès ; les naissances diminuent, la mortalité infantile s'accroît...

Mais je veux, pour donner au lecteur une sensation plus précise de ces choses, les évoquer dans quelques détails de la vie quotidienne. — Le bain est devenu, à Berlin, un luxe que, seuls, les riches peuvent se permettre. Les établissements de bains communaux ont tous fermé. Les salles de bain dans les logis de petits-bourgeois, servent de pièce à débarras ; on est heureux de pouvoir remplir la baignoire de pommes de terre. Car le combustible est hors de prix. On fait payer dans les pensions un verre d'eau chaude ! Autre article de luxe : le journal. Ce matin, j'ai payé le mien 50 milliards avec un change officiel du dollar 620. Cela met le numéro au prix de 1 franc 50. Son prix moyen était ces jours-ci de 70 centimes. L'ouvrier et l'employé ne peuvent plus lire le journal qu'aux devantures des librairies qui les exposent. Là, des attroupements stationnent toute la journée. La fin de la circulation des journaux a pour effet d'animer considérablement la vie des quartiers populaires ; on y vient aux nouvelles. Par tous les temps, des groupes nombreux s'y attardent, de la tombée du jour à la nuit profonde. Le manque d'informations sûres donne cours aux rumeurs les plus bizarres. Il n'est pas de soir qu'on n'entende annoncer pour le lendemain quelque coup de force.

La rue allemande — celle des quartiers peuplés — a complètement changé d'aspect en quelques mois. Jusqu'à la grande disette, elle avait conservé son aspect décent, petit-bourgeois, fermé. En Allemagne, on passe dans la rue ; on n'y vit pas comme dans les pays latins. Maintenant, il semble que la grisaille des maisons mornes se soit épaissie. Les vitres sont sales, les trottoirs aussi (on économise sur le nettoyage). Devant les boulangeries, les épiceries, les crémeries, des queues de cent personnes parfois et plus, stationnent indéfiniment, quelle que soit la bruine de novembre. Queues devant les cuisines de l'Armée du Salut ou de la municipalité ; queue devant les voitures des compagnies laitières ; foules, milliers d'hommes, devant les sordides bureaux où l'on paie les allocations de chômage ; foules errant le soir, par les artères mal éclairées, désœuvrées, aigries, anxieuses. Berlin ne compte pas moins de 200.000 sans-travail, c'est-à-dire, en ajoutant à ce nombre celui des femmes et des enfants de chômeurs, 500.000 personnes environ, à peu près complètement dénuées de ressources. Que deviennent-elles le soir ? Le logis froid, sans lumière, sans pain, est inhabitable. Elles descendent dans la rue, se rassemblent, errent sans but, discutent, écoutent l'agiotage nationaliste, lisent le tract antisémite qu'on distribue... J'ai vu dans un port de la Baltique, par un temps de petite pluie glaciale, les quais se couvrir le soir d'une foule d'hommes immobiles, presque silencieux, attendant ainsi, avec des visages de froide colère, que passât l'inutile soirée...

Les pillages fréquents de boulangeries me paraissent manifester plutôt la virilité des affamés que leur brutalité. On m'a cité des cas de pillage ordonné, tranquille, « honnête », pendant lesquels, ne prenant que le nécessaire, les pauvres gens n'avaient garde de toucher à l'argent ou aux articles chers ! C'est chez d'autres éléments de la population que l'on observe une recrudescence de brutalité, voire de bestialité. En un an, la police berlinoise a eu à connaître 2.000 cas d'enfants martyrs. On connaît en France, par les grands journaux, les détails des pogroms antisémites de Berlin. On connaît moins de quoi sont capables les fascistes bavarois qui, pendant le piteux coup d'État de Hitler-Ludendorff, du 7 novembre, ont démolé pièce par pièce le mobilier du social-démocrate Auer et longuement terrorisé sa famille. Je viens de lire qu'aux environs de Chemnitz, des *Hakenkreuzler* en uniforme, ont fustigé jusqu'au sang des ouvriers communistes, arrêtés... Deux fois, ces jours-ci, à Altenhausen, près de Cobourg, et à Munich, ils ont institué des simulacres de cours martiales, là pour condamner à la pendaison des juifs, ici pour annoncer à des conseillers municipaux socialistes et communistes qu'on allait les tuer...

Les mœurs cultivées sont, en résumé, promptement désagrégées par la misère générale ; à la démoralisation des masses, la réaction, dans son effort conscient pour faire rétrograder la nation, ajoute des éléments de brutalité, de cruauté, d'obscurantisme, de sadisme.

LES SCIENCES, LES ARTS...

La culture européenne est un tout dont on ne peut rien retrancher sans appauvrir autant tous les peuples et tous les esprits de l'Europe. Conçoit-on la pensée française d'aujourd'hui, sans Kant, Nietzsche, Wagner, Hoeckel, Marx, Einstein ? Pas un domaine de l'intelligence européenne où l'intelligence allemande n'ait apporté ses conquêtes. Avenarius, Mach, Ostwald, Helmholtz, Einstein la physique ; Wundt, Freud, la psychologie ; Max Müller, Max Weber, Cunow, Sombart, Eduard Fuchs, la sociologie ; Bebel, Hilferding, Franz Mehring, Rosa Luxembourg, le socialisme ; Hauptmann, Wedekind, Dehmel, Stefan Georg, Stefan Zweig, les lettres ; Strass et Mahler, la musique ; Boecklin, Sleevogt, Liebermann, Corinth, Max Klinger, la peinture... (3) Voici des noms européens, contemporains, classiques déjà, que nul « bon européen » ne peut plus ignorer. J'en passe ; je ne fais pas un catalogue de grands hommes. Je ne nomme aucun des représentants de la jeune Allemagne actuelle, parce que, murés dans leur pays « vaincu », ils n'appartiennent qu'à l'Europe de demain.

...Au pays de ces ouvriers de la civilisation, on ne peut plus imprimer de livres nouveaux ; on ne peut plus imprimer des notes de musique ; on ne peut plus entretenir les anciens laboratoires, ni acheter, ni construire des instruments de précision. On ne chauffe plus les musées l'hiver ; on en ferme une grande partie ; on ne peut plus les enrichir en aucun cas. — Le Dr Georg Schreiber, de Munster, vient de publier un petit livre sur la *Misère de la Science et des travailleurs intellectuels en Allemagne*. Je lui emprunte les données suivantes :

Des instituts de recherches scientifiques poursuivant depuis des années l'étude de problèmes spéciaux, tels que l'Institut d'Épidémiologie et l'Institut pour l'étude du Cancer (Berlin), l'Institut pour l'étude des maladies tropicales (Hambourg), l'Institut de médecine et d'hygiène professionnelle (Francfort-sur-le-Mein), doivent restreindre

(3) Mach, Freud, G. Mahler, sont Autrichiens, ce qui ne change rien.